

Le *Canadian Pacific Railway* ou l'arpenteur immobile

par

Fabienne Roitel
Université de Montréal
Montréal (Québec)

RÉSUMÉ

À travers le journal de voyage du jumeau des *Météores*, Paul, nous assistons à une migration physique et affective, d'ouest en est, de Vancouver à Montréal. Michel Tournier nous offre une image bouleversée du Canada, dans laquelle espace et liberté sont des valeurs amputées de leurs sens habituels. C'est le *Canadian Pacific Railway* qui réalise la fragmentation étouffante du récit et l'utilisation excessive, voire névrotique, des données spatio-temporelles (horaires, lieux de passages et arrêts du train) dans le journal de bord qui rétrécit sémantiquement l'espace, entre «Le phoque de Vancouver» et «Les arpenteurs de la Prairie».

ABSTRACT

In his diary, Paul, one of the twins in *Météores*, recounts his real-life and emotional voyage from west to east (Vancouver to Montreal). Michel Tournier offers us a disturbing picture of Canada, where space and freedom lose their normal meanings. In his diary, *Canadian Pacific Railway* sets the scene for the story's stifling fragmentation, including exaggerated (neurotic even) themes of space and time (railway timetables, fly-bys and stations); the space between the Vancouver seal and the Prairie surveyor shrinks semantically.

À la fin du volumineux roman *Les météores* de Michel Tournier, huit chapitres (sur vingt-deux) sont consacrés à un voyage qui mène un des héros, Paul, le jumeau de Jean, à Venise, Reykjavik, Nara, Vancouver, Montréal et Berlin. Ce qui était d'abord une poursuite, celle du jumeau Paul à la recherche

éperdue de Jean, «son frère-pareil», devient par la suite une odyssée autour du monde dont les différentes étapes équivalent à un voyage initiatique. Ce dernier n'est pas sans évoquer la dynamique d'autres romans de Tournier. Ainsi, le naufrage vers les limbes du Pacifique (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*), le cheminement légendaire des rois mages vers Bethléem (*Gaspard, Melchior & Balthazar*), les tribulations et errances du jeune Berbère, Idriss, du Sahara vers Marseille puis Paris (*La goutte d'or*), la trajectoire de l'ogre Tiffauges de la France occupée vers la Prusse (*Le Roi des aulnes*) illustrent aussi le thème du voyage. Pareilles aventures, telles des palimpsestes, obsèdent toute l'œuvre de Tournier et obéissent à une rigueur qui organise les départs et les arrivées, articule les rencontres selon la volonté démiurgique de l'auteur. Ainsi, *Les météores* peuvent se lire comme une réécriture du *Bout du fleuve* (Curwood, 1978) et du *Tour du monde en quatre-vingts jours* (Verne, 1995)¹. On a souvent dit que, chez Tournier, tout est calculé, déterminé, parfois même surdéterminé (Bevan, 1986). *Les météores* vont certainement dans le même sens: le parcours de Paul constitue un type indirect de détermination formelle.

Comme le mettait en évidence Jean-Philippe Beaulieu dans son article *Le médianoche amoureux ou le récit analogique*, Michel Tournier use non seulement du principe de réécriture avec la saturation symbolique que l'intertextualité insuffle au nouveau texte, mais encore il juxtapose différents niveaux et modes diégétiques selon «des lignes de force fondées sur des procédés de correspondances analogiques» (Beaulieu, 1991, p. 170). Les deux niveaux diégétiques qui caractérisent *Les météores* seraient d'abord le récit d'un voyage qui rappelle *Le tour du monde en quatre-vingts jours* (un encadrement narratif segmenté à outrance qui présente et décrit les étapes de ce périple) et un récit au second degré, complémentaire et tributaire du cadre narratif. Dans l'espace rétréci et vertical japonais, Paul éprouve une curiosité tout intellectuelle mêlée à une admiration devant la plénitude spirituelle des jardins japonais. Ensuite, dans l'espace horizontal canadien, son émotion se «décrystallise», elle se déploie à perte de vue et se métamorphose jusqu'au vertige. En ce sens, l'expression «abîme horizontal» (Tournier, 1990, p. 572)² correspond à l'espace géographique et à l'espace mental de Paul. Confronté à une lecture qui s'effectue continuellement sur deux plans parallèles, le lecteur qui n'est pas habitué à cette procédure familière à

Tournier peut éprouver un certain désarroi. Notre interprétation du voyage cherche donc à mettre en lumière les ressemblances formelles des deux niveaux qui coïncident avec une vision nouvelle du Canada, dans lequel espace et liberté sont amputés de leurs sens habituels. À l'instar de Beaulieu qui soulignait que les niveaux de texte du *Médianoche amoureux* peuvent être considérés comme «des récits *analogiques* dont la lecture doit se faire de façon paradigmatique» (Beaulieu, 1991, p. 164), nous identifierions le voyage initiatique de Paul à une juxtaposition successive d'étapes interdépendantes, chacune d'entre elles devenant la clé de lecture de l'autre. Dans cet esprit, il faut remarquer que le long trajet en territoire canadien se situe en aval et en amont de deux pays significatifs: le Japon et ses célèbres jardins nains et miniatures, l'Allemagne et le mur de Berlin. Le Canada représenterait ici une sorte d'enclave sémantique dans laquelle Paul prend conscience de la nature élastique de l'espace et du temps. Au Japon, l'espace s'était contracté vers l'intérieur dans un mouvement centripète fertile. Les jardins Zen et miniatures sont l'exemple de cet espace «devenu une substance pleine, épaisse, riche de qualités et d'attributs» (p. 552). À l'encontre de cet espace saturé et concentré, l'espace ouvert, presque béant, du Canada s'expose effectivement à nous comme «un abîme horizontal».

[...] En vérité [écrit Paul] ces deux pays s'éclairent l'un l'autre [...]

Comme le Japonais, le Canadien est en proie à un problème d'espace. Mais tandis que l'un souffre à l'étroit dans le morcellement d'un archipel trop petit, l'autre titube de vertige au milieu de ses plaines immenses [...] (Tournier, 1990, p. 571)

Au Canada, l'espace et le temps s'effritent, se délitent, entraînant irrémédiablement Paul vers la frontière des deux Allemagnes, dans un mouvement centrifuge pervers. À Berlin, ultime étape de son voyage initiatique, l'espace se resserre à nouveau: Paul est enlisé à l'intérieur d'un boyau de glaise rouge, son corps crucifié. Sa progression de taupe dans la terre berlinoise constitue une épreuve à laquelle son frère Jean n'est pas associé. Paul franchit un seuil définitif; les mutilations rituelles de Berlin sont devenues nécessaires à l'accession d'une autre ubiquité (cosmique et non plus cosmopolite). Sa métamorphose est doublement radicale, d'abord parce qu'elle est littéralement ceinte par un mur (véritable syntagme

physique) et puis parce que sa métamorphose est enracinée dans le sous-sol allemand (paradigme fermé vers la profondeur). Aussi, le verrouillage de la frontière entre l'Est et l'Ouest correspondrait à la cristallisation historique de l'espace-temps, un certain dimanche 13 août 1961.

[...] Être prisonnier dans un appartement [...] lorsqu'on a survolé le Groenland, l'Alaska, le Pacifique, traversé en chemin de fer les montagnes Rocheuses et la grande Prairie, après avoir eu tant d'espace, être réduit à si peu de place, quel pouvait être le sens de ce fantastique retournement? Sur quel jardin japonais – d'autant plus chargé secrètement d'infinis qu'il est plus douloureusement miniaturisé – cet étrécissement brutal allait-il déboucher? (Tournier, 1990, p. 587; nous soulignons)

À cette question, Paul a déjà une réponse. Il sait intuitivement qu'à Berlin, son itinéraire prend fin. La boucle est bouclée.

Dans les pages suivantes, ce ne sont pas strictement les relations gémellaires ou les effets météorologiques perturbatoires qui retiendront notre attention, mais plutôt le journal de bord de Paul, parce qu'il se réalise dans l'appréhension très singulière de la notion d'espace-temps. Entre «Le phoque de Vancouver» et «Les arpenteurs de la Prairie», le voyage, après s'être contracté dans l'espace japonais, va se dilater dans l'espace canadien. Notre interprétation du voyage cherche donc à mettre en lumière les ressemblances formelles qui relient les deux niveaux de texte (une écriture intertextuelle qui reprend un récit de voyage autour du monde et un journal intime qui en modifie la portée signifiante) et présentent une approche inhabituelle du territoire canadien. Quittant le Japon, Paul débarque à la porte de l'Occident, Vancouver. Sa migration, contrairement aux courants migratoires de l'humanité orientés d'est en ouest, s'effectue sans innocence d'ouest en est. Le héros nous laisse croire que ce parcours porte vers l'est, le Levant, et qu'il ne coïncide donc pas avec le temps ordinaire, celui qui passe, qui altère et mène à la mort. Paul note: «Nous sommes partis de la borne 2 879,7 et nous remontons vers le 0. Cela n'est pas pour me déplaire: ce voyage est bien un *retour*» (p. 558). Le voyage annonce un «contresens», même s'il s'agit apparemment de cadrer et de jalonner un espace géographique connu. Le cours des choses va changer de direction et acquérir une nouvelle signification sur le plan symbolique. Alors que Paul se laisse

emmurer à l'Est dans un immeuble que coupe la ligne de démarcation, il tente d'inverser le cours des événements et de passer à l'Ouest par un boyau souterrain. La réversibilité Est-Ouest sera possible, mais Paul sera amputé d'une partie de son corps (de son jumeau qu'il n'a pas réussi à retrouver parce que ce dernier était à jamais altéré par l'espace-temps). Son journal de voyage atteste de la difficulté à se situer dans l'espace narratif et dans l'espace fictif. Son écriture ne peut plus rendre compte de l'altération des limites, qu'elles fussent frontière historique symbolisée par le mur de Berlin ou distance physique entre les deux frères. L'absence de limites s'est subrepticement mise en place pendant ce tour du monde, et cette absence reproduit une confusion romanesque familière à Tournier:

Exister, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire *être dehors, sistere ex*. Ce qui est à l'extérieur existe. Ce qui est à l'intérieur n'existe pas [...] Ce qui n'*ex-siste* pas *in-siste*. Insiste pour exister (Tournier, 1967, p. 108).

La «confusion spatio-temporelle» (p. 597) des *Météores* est à son comble; Paul n'arrive plus à se situer dans l'espace-temps, entre l'Est et l'Ouest, entre l'intérieur et l'extérieur. En conséquence, le «je» du journal disparaît puisque «le temps [devient] impossible à mesurer – un temps proprement *immémorial*» (p. 599). C'est un «je» altéré par un voyage spatio-temporel qui n'aboutit pas et mène à la rupture radicale et contestataire. En effet, le roman se termine sur le terme «sublimation» (p. 625). Le voyage n'est donc pas le site d'une lutte à mort entre la vie et la liberté du jumeau, mais le lieu d'une sublimation possible. Comme son oncle scandaleux Alexandre qui meurt en fétichiste de l'art, Paul meurt transfiguré en fétichiste de l'amour gémellaire, de l'amour incestueux aussi.

Sur un autre plan, l'analyse que le narrateur fait de sa vision géographique fait écho à celle de Bergson sur l'espace qualitatif. Telle une pierre ponce, Paul est envahi par les lieux qu'il traverse; son voyage est initiatique, au sens profane comme au sens sacré, puisque ce dernier expérimente une métamorphose digne de celles de Robinson ou de Tiffauges. Le périple le modifie dans sa substance et le conduit inexorablement dans une translation, vers l'altération ultime³. Grâce au *Canadian Pacific Railway*, l'amplitude géographique du Canada est accentuée; la fusion topographique-chronologique du voyage aggrave symboliquement le déséquilibre psychologique

de Paul. De plus, comme le voyage s'effectue «à l'envers», le lecteur reçoit une image inversée du Canada dont le plaisir de la découverte est exclu. Paul note:

[...] la mer de Vancouver est fermée. Nulle invitation à l'embarquement, au voyage marin, à la découverte du Pacifique sur ces rivages. L'horizon est bouché par l'île de Vancouver qui joue les butoirs. Aucun souffle vivifiant venu du large ne gonflera leur poitrine et leurs voiles. On ne va pas plus loin. Mais moi, j'arrive... (Tournier, 1990, p. 546-547)

Nous percevons une fracture dans la notion même d'espace mise en scène entre «Le phoque de Vancouver» et «Les arpenteurs de la Prairie». Le parcours «à rebours» du continent nord-américain ne se déroule pas uniquement selon les lois spatiales et temporelles ordinaires; le voyage lui-même est un lieu d'altérité et d'altération. D'Ouest en Est, de Vancouver à Montréal, la translation opère la métamorphose du voyageur, telle que nous le laissait supposer Tournier dans *Le vent Paraclet* et par la parole d'Urs Kraus, le peintre portraitiste des *Météores*, qui révèle à Paul et aux lecteurs le véritable enjeu de ce voyage.

[...] Ma vie a changé le jour où j'ai compris que la situation d'un être ou d'un objet dans l'espace n'était pas indifférente, mais mettait au contraire en cause sa nature même. Bref, qu'il n'y a pas de translation sans altération [...] (Tournier, 1990, p. 549)

IL N'Y A PAS DE TRANSLATION SANS ALTÉRATION

Dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* consacré aux concepts de temps et d'espace, Bergson souligne que «l'espace seul est homogène, que les choses situées dans l'espace constituent une multiplicité distincte, et que toute multiplicité distincte s'obtient par un déroulement dans l'espace» (Bergson, 1985, p. 89). Il ajoute que

[...] le moi intérieur, celui qui sent et se passionne, celui qui délibère et se décide, est une force dont les états et modifications se pénètrent intimement, et subissent une altération profonde dès qu'on les sépare les uns des autres pour les dérouler dans l'espace [...] (Bergson, 1985, p. 93)

La pensée du philosophe suppose donc un espace d'une durée concrète et qualitative dans laquelle tout déplacement implique une modification. En s'appuyant sur la théorie de Bergson, Tournier affirme pour sa part que le voyage n'est plus qu'un

signe extérieur et que le mouvement migratoire de Paul s'inscrit «intégralement dans la substance même du mobile, c'est-à-dire une *translation* qui serait en même temps *altération*» (Tournier, 1977, p. 267).

L'originalité de la réflexion de Bergson sur la notion d'espace qualitatif s'applique autant au déplacement du héros qu'à son imagination qui consiste à agencer le monde et ses différences, à comprendre l'essence des choses. À l'instar du philosophe, Paul essaie d'avoir un regard qui réfute l'uniformité et cherche

[...] à saisir dans chaque chose une essence, un chiffre, sa relation directe au cosmos, plus simple et plus profonde que tous les attributs, couleurs, qualités et autres accessoires qui découlent de cette relation et sur lesquels nous nous réglons habituellement [...] (Tournier, 1990, p. 534)

Paul est un mobile en mouvement, et c'est sans doute ce qui permet à son moi, à ses «images, rêveries, projets, fantasmes, désirs, obsessions» (Tournier, 1967, p. 108) d'*ex-sister* en dehors de son jumeau, d'*ex-sister* en s'évadant de soi-même vers autrui, comme le dit si poétiquement et si tragiquement aussi Robinson. L'espace arpenté par Paul fait partie intégrante du mouvement qu'il subit. Son corps est le lieu intime de cette dynamique qui prend en compte les notions d'énergie vitale, de modifications et de perturbations que Tournier cite largement dans *Le vent Paraclet*. Ainsi, le voyage de Paul «amorce une mue en profondeur» (Tournier, 1977, p. 277), il «n'aura été qu'une longue et aventureuse méditation sur la notion d'*espace*» (p. 574).

D'abord calquée sur l'itinéraire de son frère, la traversée-poursuite de Paul s'en éloigne et s'infléchit en une expérience initiatique. En effet, peu importe l'origine ou le terme du voyage, Paul croisera Jean sur un quai de gare sans lui faire signe; l'itinéraire est devenu sa propre finalité, c'est une trajectoire «fatalement jalonnée de deuils et de catastrophes» (p. 459). Chez Tournier, les héros sont des hommes à destin. Ils sont soumis à «la lente métamorphose du destin en destinée» (Tournier, 1977, p. 242), ce que l'auteur exprime clairement dans *Le vent Paraclet*: «je veux dire d'un mécanisme obscur et coercitif en l'élan unanime et chaleureux d'un être vers son accomplissement» (Tournier, 1977, p. 234).

Ce sont les mécanismes et les engrenages du *Canadian Pacific Railway*, sa carte de route fixée par les horaires, qui réalisent conjointement la construction de la destinée de Paul et son enlèvement dans l'espace-temps des *Météores*, son aliénation définitive au couple gémellaire aussi. Jean dérivera au fil des vents et des marées, alors que Paul suivra le tracé rigide de son destin dans un mouvement à contre-pied qui en fait aussi toute son originalité.

Entre Vancouver, le mardi 18 h 15 et Montréal, le vendredi 20 h 05, un programme qui tient en trois chiffres: «69 stations réparties sur 4 766 kilomètres parcourus en 74 h 35. Nous partons à 18 h 30» (p. 557). Une séquence narrative d'à peine quinze pages nous transporte des berges de l'île de Vancouver à la ville électrique de Montréal. L'utilisation excessive, voire névrotique, des dates, des horaires, des bornes kilométriques, des lieux de passage et des arrêts du train contracte sémantiquement l'espace. La fragmentation étouffante du récit cimente le discours du voyageur qui devient essentiellement une activité réflexive sans aucune forme d'enthousiasme ou de ravissement. On peut lire:

Mardi 22 h 15. Borne 2 750,7 North Bend. Arrêt prolongé. Appels et courses sur le quai [...] (Tournier, 1990, p. 558)

Mercredi 12 h 35. Borne 2 355,2 Lake Louise. C'est fini. Le décor grandiose a été démonté en attendant le prochain train [...]

Mercredi 13 h 20. Borne 2 320, Banff. Nous suivons le cours de la Bow qui traverse Calgary, capitale [sic] de l'Alberta [...] (Tournier, 1990, p. 561⁴)

Cette prose quasi scientifique, froide, chiffrée à l'excès, d'un didactisme ennuyeux et dans laquelle le «je» semble se perdre dans une géographie tout extérieure, est le signe d'une lente et progressive détérioration du monologue intérieur de Paul, comme «une rupture de contact absolue, la revendication morose d'une solitude allant jusqu'à l'anéantissement» (p. 564). Les espaces vertigineux de la Prairie canadienne n'ont pas réussi à ouvrir l'horizon mental et affectif de Paul puisqu'il échouera à Berlin. Terminus et non pas retour comme il l'avait espéré à son arrivée à Vancouver. Au fil du récit, le lecteur est lui-même confronté à une sorte de confusion topographique mentale. Entre Vancouver et Berlin, les notions d'arrivée et de retour semblent perdre toute signification. Entre Jean disparu et incorporé dans son frère-pareil Paul, l'âme cosmique s'est

déployée. L'espace et le temps se confondent dans une profonde intimité.

ARPENTER L'ESPACE, IMMOBILE

Aux bornes kilométriques, aux lieux d'arrivée et de départ du *Canadian Pacific Railway* qui fractionnaient le voyage canadien succèdent d'autres données qui rendent à leur tour palpable l'espace-temps des *Météores*. Ces données sont sémantiquement complémentaires: la dispersion des premières était liée à l'étendue d'un vaste territoire; l'accumulation des secondes est attachée à une ligne de démarcation entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. Les deux procédés ont pour effet de créer une faille entre ces deux espaces et de renforcer le déséquilibre affectif du narrateur.

[...] Je suis dans ce train depuis plus de soixante-dix heures. Sentiment confus et contradictoire. Je n'en puis plus. J'étouffe d'impatience et d'ennui entre ces cloisons si rapprochées et dont je connais les moindres détails jusqu'à la nausée. Et en même temps, j'ai peur d'arriver [...] (Tournier, 1990, p. 569)

Le mur qui coupe Berlin selon l'axe nord-sud a une longueur de 15 km, une épaisseur de 0,50 m à 1 m, une hauteur qui varie de 2 à 4 m et un volume total de 9 500 mètres cubes [...] 130 km de ronce artificielle [...] 65 panneaux de planches [...] 189 miradors [...] 185 zones interdites [...] (Tournier, 1990, p. 580-581)

Mais à Berlin, l'espace, métaphore du temps, est devenu le «mur de la honte» (p. 582). La densité de l'espace-temps des *Météores*, qu'induit une surcharge perpétuelle de signes topographiques, démographiques, historiques, etc., amène le lecteur à s'interroger sur le but poursuivi par l'auteur. En faisant coïncider les sens littéral et symbolique du parcours, c'est-à-dire à la fois un parcours de plusieurs milliers de kilomètres et un cheminement intérieur, le texte fait preuve «d'amorphie» et se resserre autour du récit du narrateur. Tout concourt à surdéterminer le voyage comme une épreuve de force physique et une migration affective qui modifie Paul. Il sait instinctivement qu'il n'est plus le même. Dans un espace d'une durée de 74 h 35, au cours desquelles *Jean-Paul* se croisent sans se rapprocher, le *Canadian Pacific Railway* immobilisé sur le quai d'une gare devient paradoxalement le lieu mouvant d'une rupture initiatique qui met en question la notion de clôture

romanesque et substitue à la logique spatio-temporelle la dimension affective (et sans doute orthogénétique) de la gémellité (selon Tournier). Dans ce voyage à contre-courant, et tout particulièrement au Canada, Paul découvre la complexité de l'espace qu'il a vainement tenté de parcourir. La distance qui le sépare irrémédiablement de son jumeau lui fait prendre conscience du décalage dans le temps qui rappelle l'effet *moiré* dont parle Derrida (1972), la moire étant le résultat de deux trames qui se chevauchent sans parfaitement correspondre. La destinée de Paul est une *moira*, un voyage qui consiste à rattraper une distance impossible à combler. Le jumeau l'exprime très bien dans ces quelques lignes:

[...] la gémellité enfonce un coin de milieu au cœur d'une hérédité homogène, et cela n'est pas seulement mutilation, mais aussi engouffrement d'air, de lumière et de bruit dans l'intimité d'un être. Des jumeaux vrais ne sont qu'un seul être dont la monstruosité est d'occuper deux places différentes dans l'espace [...] (Tournier, 1990, p. 573)

Le *Canadian Pacific Railway* qui assurait le dernier lien-poursuite, d'un océan à un autre, n'a pas suffi à réaliser l'unité symbolique de l'espace intérieur de Paul. C'est un effet de lueur aliénante inversée qui traverse l'interprétation lucide de Paul. Pour lui, l'espace canadien n'a jamais été qu'«un abîme horizontal» contre lequel «le Canadien a inventé le Canadian Pacific Railway» (p. 576). Sont-ce les raisons qui font que le cadre narratif, au lieu de s'ouvrir «dans l'infini de l'horizon», de se dilater entre les Rocheuses et la Prairie, se contracte jusqu'au kilomètre zéro? À la fin du voyage, les impressions fournies par le narrateur laissent définitivement s'installer la sensation d'un malaise. Partout et nulle part, Paul demeure un exilé, prisonnier de sa solitude, où qu'il aille. «J'aurais pu courir longtemps encore, puisque ma gémellité dépariée me commandait d'être *partout*» (p. 618). Le texte conjugue les signes de l'abandon d'un espace-temps fracturé et les signes d'une mue en profondeur qui se produira à la toute fin du roman. «Je cherche un mot pour définir l'état vers lequel j'évolue actuellement, et c'est celui de *porosité* qui se présente à mon esprit» (p. 610). Entre la Cassine de l'enfance heureuse et la Cassine du retour, l'exploration du monde pour Paul n'a été qu'un voyage immobile que le *Canadian Pacific Railway* représente paradoxalement dans sa traversée «à rebrousse-poil» (p. 546), dans la porosité des concepts Est-Ouest,

dans le flux d'une naissance à rebours, véritable *entropia* des *Météores*. Aussi, l'immobilité finale de Paul due à la mutilation de son corps droit dans le boyau berlinois entraîne une intense mobilité de l'esprit, une «renaissance» où le frère-pareil Jean est incorporé. Mais ce miracle gémellaire, où «le frère-pareil disparu revit toujours de quelque façon dans le jumeau déparié survivant» (p. 618), obéit à son destin tragique. Le texte a d'ailleurs travaillé de façon à produire «un abîme horizontal» entre le voyage-poursuite et sa signification première, qu'elle soit littérale ou métaphorique: ce n'est ni un tour du monde aventureux ni une méditation sur les météores; c'est, pour le héros, un itinéraire ferroviaire à vivre, un destin à accomplir dans la logique «contre vents et marées» de Michel Tournier (p. 408). La richesse polysémique du verbe «couvrir», qui signifie dans son admirable ambiguïté

[...] parcourir (à pied), protéger (d'un manteau), combler (de prévenances), défendre (avec des troupes), munir d'un toit, cacher, déguiser, excuser, justifier, compenser, féconder, etc. [...] (Tournier, 1990, p. 572),

fait de Paul celui qui mesure et parcourt à la fois le temps et l'espace dans l'impossible simultanéité de l'arpenteur immobile⁵.

NOTES

1. Tournier en témoigne lui-même dans son essai autobiographique *Le vent Paraclet*. Il écrit: «Il y aurait peu à changer à cette analyse du *Tour du monde en 80 jours* pour qu'elle s'applique aux *Météores*. Les jumeaux Paul et Jean se séparent sur Time et Weather comme Phileas Fogg et Passepartout. Paul est l'homme du ciel astronomique, rationnel, mathématique, totalement prévisible. Jean s'ouvre avec bonheur aux infidélités du ciel pluvieux et ensoleillé» (Tournier, 1977, p. 267).
2. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée du roman *Les météores* (Tournier, 1990).
3. «Transposée du temps à l'espace, la notion d'altération fait de toute translation à la limite une aventure, voire un voyage initiatique» (Tournier, 1977, p. 268).
4. Je de Paul + je de Jean = nous Jean-Paul. Le trait d'union faisant ici littéralement la correspondance forcée entre les deux frères.
5. L'arpenteur immobile fait directement référence au titre du livre de Michel Tournier intitulé *Le vagabond immobile* (Tournier et Toubeau, 1984). Nous y avons lu un lien de parenté entre Paul et Tournier. «[...] Ce petit livre est né de ces rencontres où l'immobilité du corps, à laquelle il [Toubeau] m'obligeait, se

compensait par des vagabondages de l'esprit et de la plume à travers mes souvenirs, mes réflexions et mes lectures» (Tournier et Toubeau, 1984, p. 5).

BIBLIOGRAPHIE

- BEAULIEU, Jean-Philippe (1991) «Le médianoche amoureux ou le récit analogique», *Symposium*, vol. 45, n° 3, p. 163-171.
- BERGSON, Henri (1985) *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 180 p.
- BEVAN, D. G. (1986) *Michel Tournier*, Amsterdam, Rodopi, 72 p.
- CURWOOD, James Oliver (1978) *Le bout du fleuve*, Paris, Tallandier, 183 p.
- DERRIDA, Jacques (1972) *La voix et le phénomène: introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, PUF, 117 p.
- TOURNIER, Michel (1967) *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 204 p.
- _____ (1970) *Le Roi des aulnes*, Paris, Gallimard, 395 p.
- _____ (1977) *Le vent Paraclet*, Paris, Gallimard, 293 p.
- _____ (1980) *Gaspard, Melchior & Balthazar*, Paris, Gallimard, 271 p.
- _____ (1985) *La goutte d'or*, Paris, Gallimard, 261 p.
- _____ (1989) *Le médianoche amoureux*, Paris, Gallimard, 268 p.
- _____ (1990) *Les météores*, Paris, Gallimard, 628 p.
- TOURNIER, Michel et TOUBEAU, Jean-Max (1984) *Le vagabond immobile*, Paris, Gallimard, 109 p.
- VERNE, Jules (1995) *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, Paris, Le livre de poche, 331 p.